

LES SECRETS D'ORSON WELLES

L'ÉCRAN français

N° 169 : 21 Septembre 1948

LE MOINS CHER
DE TOUS 12^F LES HEBDOS
DE CINÉMA

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



AVEC EDWIGE FEUILLÈRE LES ROBES DEVIENNENT DES ÉTATS D'AME (voir page 7)

(Photo Raymond VOINQUEL.)

DECOUVERTE du CINÉMA

PERSPECTIVES

* FINIES LES VACANCES SANS SOLEIL. Et rien d'asymétrique d'injuste — comme ce manque de concordance entre le nom d'un mois et son contenu réel. Vous vous êtes tous lâchés à ces amères réflexions — aussi bien constatées qu'au programme, dont...

Et... Mais avec-vous, jamais assisté à une conférence de rédaction ? La nôtre a lieu le lundi matin, de façon que les rédacteurs, tout frais d'un dimanche de repos, puissent aller à un rythme de maitrise aux cours élémentaires projets. Ayan quitté l'Ecran un peu tôt le retrouvant lundi dernier, j'aurais pu croire que je ne m'étais pas absenté, car les propos échangés paraissaient faire partie des dernières vacances resté. Et c'est sans doute cette impression de temps sans durée que doit avoir la Belle au Bois Dormant — ce n'est, bien entendu, qu'une image, non pas une projection, mais l'effet devrait rouvrir les yeux. Il est vrai qu'un siècle de sommeil lui avait tout de même apporté le Prince Charmant. Le Prince ratait bien sûr de la cinquième fraction que j'avais laissé mourant dans toutes les colonnes de la presse, et que je retrouvais plein d'une vitalité qui m'étonnait un peu. Et, « the last but not the least », un courrier abondant dans mon casier : les clubs continuaient.

* UN POINT D'HISTOIRE : il nous est fixé par un lecteur de Lille, M. Darras, et concerne un écho qui a paru ici même au sujet des séances, relativement à un événement d'ordre local, édité au Mans. A propos de ce dernier, *Mans Magazine*, l'animateur du club de cette ville déclarait, et nous citions sa parole : « Et c'est notre ville qui a le premier été le centre des manifestations locales et sonores. C'est ici qu'il a commencé M. Darras, pour nous dire : « Cela n'est pas tout à fait exact. L'édition avant cette guerre, non pas une fois, mais deux fois d'ouvertures locales, dont la principale se nommait "Nord Actualités". Ces deux bandes ont totalement disparu depuis la guerre. Pourquoi ? Bien que nous soyons dans un comté important, il ne se produisait pas suffisamment d'événements importants pour justifier une bande hebdomadaire. Je dois néanmoins reconnaître loyalement que l'expérience méritait d'être tenue en réserve. Il n'est pas la question, et je voulais simplement seulement que, bien avant Le Mans, Lille avait possédé ses bandes d'actualités. »

Devrons-nous citer La Bruyère, ou reporter au Début, et rappeler l'Eccluse ? Faut-il est vrai qu'aucune activité humaine ne constitue jamais un fait isolé.

* MADAME DE RENNES qui a gagné Mme Cluny et omets de donner votre adresse, voici deux lettres pour votre futur projet de créer à Rennes un C.C. à envoyer au moins de vos concitoyens, qui vous écrivent par la même occasion.

* ANDRÉ CHAMSON, invité par Jean Gohret à prendre la parole, indique tout d'abord de quelle façon Tabusse,

dont quelques courtes scènes de travail allaient être projetées au courant de la soirée, avait pris corps, était devenu personnage de roman et de film. Puis avec une voix éthérée, il prononça un plaidoyer en faveur du cinéma.

Vint ensuite la projection de quelques séquences de *Tabsusse* : si elles avaient été vues par les spectateurs présents, quelques-uns d'entre eux ayant déclaré que leur futur nommé, tel que Paris, le C.C. 46 et le Club Ciné-Art. D'autres, même, n'ont pas pris de vacances : c'est ainsi qu'à Fontainebleau et à Grenoble, les C.C. ont fonctionné régulièrement pour un public composé aux trois quarts d'étudiants américains en voyage d'études en France. Disons en passant que nos C.C. leur organisation et leur vitalité sont un sujet d'étonnement et d'admiration pour la plupart des étudiants étrangers qui ont eu l'occasion d'assister à leurs séances.

N'empêche que la véritable reprise aura lieu qu'après le stage de moniteurs organisé du 19 au 25 septembre par la F.P.C.C. dans les locaux du ministère de l'Information. Nous parlerons en son temps de cette importante manifestation. Quelques indications préalables : de nombreuses personnalités du cinéma apportreront leur concours au stage, durant lequel seront projetées des œuvres classiques de choix. Les séances de la matinée seront consacrées à des conférences suivies de discussions. L'après-midi, reconstitution d'une séance d'actualités. Ces deux bandes ont totalement disparu depuis la guerre. Pourquoi ?

Bien que nous soyons dans un comté important, il ne se produisait pas suffisamment d'événements importants pour justifier une bande hebdomadaire. Je dois néanmoins reconnaître loyalement que l'expérience méritait d'être tenue en réserve. Il n'est pas la question, et je voulais simplement seulement que, bien avant Le Mans, Lille avait possédé ses bandes d'actualités.

Devrons-nous citer La Bruyère, ou reporter au Début, et rappeler l'Eccluse ? Faut-il est vrai qu'aucune activité humaine ne constitue jamais un fait isolé.

* ENCORE UNE LETTRE : de M. H. B., qui nous livre ses réflexions de vacances. Il a passé celles-ci à Fontainebleau.

OCTOBRE étant, par définition, le mois de la rentrée des ciné-clubs effectueraient leur rentrée en octobre. Certes, quelques-uns d'entre eux ayant déclaré que leur futur nommé, tel que Paris, le C.C. 46 et le Club Ciné-Art.

se dissimuler, à l'orée de cette saison 1948-49, que les problèmes jusqu'ici posés aux clubs seront rendus plus épiqueux par les conditions économiques actuelles.

Il est probable qu'il faudra commencer par relever les cotisations. En effet, le prix des films, considérablement augmenté, à quoi il faut ajouter la nouvelle hausse de 20 % sur les transports.

Ensuite, ce n'est un mystère pour personne et chacun de nous a pu le constater de visu, les gens vont de moins en moins au cinéma. La raison en est une compression nécessaire du budget familial. Economies, économies, c'est le mot d'ordre gouvernemental, et c'est, plus modestement, mais aussi impérativement, le slogan actuel de tout Français.

Le dirigeant de club se trouvera donc devant la situation suivante : augmenter le montant des cotisations pour que le C.C. continue d'exister et décider pourtant des participations aux basées que possible pour continuer de toucher un plus vaste public, celui même dont le pouvoir d'achat a considérablement diminué.

Personne ne songera à minimiser ces difficultés. Mais personne non plus n'ignore que les moindres vertus des animateurs de C.C. sont la foi, et aussi le dévouement, et aussi la persévérance. Alors ? Mais vous avez conclu comme nous : les C.C. continueront.

J. Z.

et s'il a dû cesser son activité, c'est que le nombre de ses adhérents était insuffisant pour le faire vivre. Si Mme Cluny désire assurer la renaissance du C.C. ajoute-t-il, je serais très heureux de l'aider au mieux du mieux que j'ai été fait, de l'aider dans la recherche de qui faire connaitre quelques-uns des membres du C.C.... Et lettre de M. Jean Malteut, rue Doré, à Châteaugiron (Lyon) : « J'ai aimé raconter la vie fizique du premier C.C. de Rennes et malgré la même bonne volonté que M. Roux à reconstruire la question : Je serais également désireux d'entrer en relations avec une période de jeunes (c'est à dire M. Malteut) qui ait largement contribué et convaincu de la nécessité absolue de créer un C.C. dans une ville de 115 000 habitants. Il compte sur votre aide, nous dit-il. Publiez une liste avec les adresses des Rennais intéressés, s'il y en a, et nous aviserons au plus vite. La course est ouverte.

* ENCORE UNE LETTRE : de M. H. B., qui nous livre ses réflexions de vacances. Il a passé celles-ci à Fontainebleau.

Et nous parlons avec enthousiasme du C.C. Jean Vigo et fonctionne, d'après l'activité est très populaire et attire de très près par le grand public. Nous savons nous-mêmes le zèle intelligent avec lequel ce club est animé par M. Jean Vigo, mais il est bon que ces choses, de temps en temps, soient dites.

* CINE-CLUB, l'organe de la F.P.C.C. (1) va faire paraître son numéro d'automne, celui-ci sera consacré à l'Avant-Garde. Jean Tedesco, qui dirige le Vieux-Colombier, où passent toutes les œuvres originales de l'époque : Fernand Léger, Georges Braque, Matisse, Marquet, Cézanne, etc. Et l'Avant-Garde, scénariste et auteur de « La Perle », film surréaliste, collaborent aux côtés de Georges Sadoul, Verdi, etc. à ce numéro qui essaye, pour la première fois, de dresser un bilan de l'Avant-Garde.

FILMEAS FOGG.

(1) A la F.P.C.C., 2, rue de l'Élysée, Paris.

Le cinéma à la Radio

Mercredi dernier, à la Tribune de Paris, débat sur la Biennale de Venise, entre cinq journalistes spécialisés qu'arbrait Emile Dana : Jean Desnères, Claude Mauriac, Monique Berger et amis André Bazin et Jean Thévenot.

Tout d'horizon assez compact où furent évoqués, entre les films, les problèmes communs à tous les festivals, et ceux particuliers à la Biennale de cette année, à son jury, à son règlement et à son palmarès.

Deux films surtout eurent les honneurs de la conversation : Hamlet et La Terra trema, ce dernier qualifié de « super-farébique » (par André Bazin) « du poisson » (par Claude Mauriac).

Ce sont nos deux collaborateurs qui concourent : Jean Thévenot, en constatant que les films vus à Venise étaient presque tous, directement ou indirectement, des angoisses de notre temps. André Bazin, en affirmant qu'après Hamlet, Macbeth et Les Parents terribles, le cinéma a enfin assimilé le théâtre, au point que désormais « le théâtre et le cinéma, c'est la même chose ! »

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

• A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VEZEL.

• CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soyeuse, agréable.

• CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède pour Pierre & Christian.

• CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de Pierre & Christian.

qu'il aime beaucoup, mais « sans savoir pourquoi », nous a-t-il dit. Welles se défend encore de toute influence germanique, de tout penchant vers l'expressionnisme : « Raisons politiques mises à part, j'estime que l'art germanique a toujours été un art décadent — ou inférieur — et qu'il ne peut en être autrement. Je n'aimerai jamais Gœthe. C'est impossible... Et si dans mes films certains trouvent un peu de Fritz Lang, tant pis pour moi. Je n'ai d'ailleurs vu que deux films de Lang : *M* et *Fury*. »

Les projets de Welles? D'abord interpréter *Prince of Oaks*, film tourné à Rome par Henry King, avec Tyrone Power, puis travailler sur ses propres films : *Henri IV*, d'après Pirandello, *Othello*, *Cyrano de Bergerac* avec Trauner, qu'il considère comme le plus grand décorateur du monde), *Le Roi Lear* (si personne ne le tourne avant lui), *Moby Dick* enfin. Welles lutte et continuera à lutter. Son exigence sur lui-même, son sens (et son bon sens) critique nous ont frapés au cours de toutes les conversations que nous avons eues avec lui. Jamais il ne nous a donné l'impression de quelqu'un d'arrivé et décidé à exploiter des formules acquises, mais au contraire celle d'un homme qu'un incontestable génie du théâtre, de la radio et du cinéma ne dispense pas de réfléchir et de chercher. Il nous a même peut-être semblé décliner, sous une assurance parfois un peu vive et la tristesse presque enfantine de son rire et de ses yeux, une inquiétude, presque l'angoisse de l'incompréhension de son œuvre que le succès ni la gloire ne sauront compenser. Il nous souvient de la tristesse presque enfantine de son sourire au bar de l'Excelsior, après la présentation de *Macbeth*, lequel fut moins applaudi que le commercial film italien qui le précédait. Ce n'était pas seulement de l'amour-propre blessé, mais la vraie tristesse de n'être pas compris.

Pas tout à fait d'accord...

Tous les envoyés spéciaux de « L'Ecran français » sont maintenant rentrés de Venise. Certains, qui ont voulu prolonger les délices de la promenade en gondole sont revenus avec quelques retours.

A leur première réunion au journal, ils ont largement discuté des conclusions à tirer de ce Festival. Dans notre dernier numéro, Tocchella avait exprimé son opinion. Celle-ci n'a pas recueilli l'unanimité de nos collaborateurs présents à Venise.

L'abondance des matières nous empêche cette semaine de publier ce dialogue. Après VENISE, par nos envoyés spéciaux, qui paraîtra dans notre prochain numéro.

COURS D'ART DRAMATIQUE A. BAUER-THEROND

Pour s'inscrire aux cours qui ont lieu chaque jour, s'adresser au studio, 21, rue Henri-Monier, Paris (9^e), entre 17 heures et 19 heures. Préparation au cinéma, au théâtre, au Conservatoire. Océan 90-94 de 12 heures à 13 heures.

Cette semaine dans les

LETTERS françaises

LES PROBLÈMES DE LA PEINTURE

LE SALON D'AUTOMNE
par
JEAN MARCENAC

Le Capitaine Fedotov, peintre russe
par
ELSA TRIOLET

et
LES DISCUSSIONS
SUR LE REALISME EN URSS.

Le Cinquantenaire de Mallarmé
et
TROIS REPUBLIQUES
FRANÇAISES

par
PAUL-BONCOUR

PODOVKINE: il faut développer les cinémas nationaux

(Interview par Anne VINCENT)

GRAND, l'air énergique et simple, recourant au besoin au monocle, en tout état de cause à Vsevolod Poudovkine n'est pas un inconnu pour ceux qui viennent ses films car, à l'instar de ces peintres d'autrefois, voire de son confrère Jean Renoir, il se niche volontiers dans un coin de ses œuvres. Il y fait d'ailleurs très bonne contenance, témoin sa création dans *L'Amiral*

tur, le théâtre, les prêches ruraux ou religieux. C'est pourquoi je pense que, réunis autour du cinéma, les hommes de science, les écrivains, les artistes, les metteurs en scène, peuvent apporter un grand concours à l'instauration d'une paix mondiale.

« Avant tout, j'estime qu'il est essentiel de cultiver, de développer les divers cinémas nationaux. Et ce, non seulement dans les grands pays, mais dans les petits. Ainsi l'on augmentera les échanges entre les peuples, ce qui contribuera grandement à la défense de la paix et des cultures nationales. »

De quelle nature sont vos contacts internationaux ?

— Je suis en rapports constants avec mes confrères étrangers, car je suis président de la section cinématographique de l'Association soviétique — des relations culturelles avec l'étranger. Ainsi nous avons des liaisons avec les cinéastes du monde entier, y compris ceux de l'Inde et du Mexique. Ce dernier pays, en particulier, a su créer un art humain, profond et vraiment national.

— Au congrès de Wroclaw j'ai rencontré mon vieil ami Léon Moussinac et mon jeune ami Louis Daquin. Nous avons longuement parlé ensemble des difficultés qui rencontrent actuellement le cinéma français. Il en va de même, d'ailleurs, en Italie.

Cependant, nous espérons que les contacts seront au cours de ce congrès aideront les cinéastes de ces deux pays et d'ailleurs, et les renforceront dans l'idée de se grouper autour de leur cinéma national. Peut-être pourraient-ils former des collectifs indépendants, afin de défendre l'œuvre cinématographique. »

Pour ce qui est de l'œuvre cinématographique, nous demandons à Poudovkine quels sont ses projets.

— Je prépare un film sur le grand mathématicien russe Joukovsky, dont les travaux de mécanique théorique ont créé les bases de la science aérodynamique.

— Ce film m'apparaît comme bien difficile, constate avec modestie l'auteur de *La Mère*. En effet, je veux non seulement donner les éléments de la biographie du savant, mais montrer à l'écran le processus de ses idées mathématiques.

« Chez nous le public est tellement

l'emblème de la traditionnelle « Foire aux Haricots » d'Arpajon a été inaugurée par une pittoresque course de vieux tacots de l'époque 1900. Robert Pizani et Madeleine Rousset en ont profité pour prendre la route, tout heureux de pouvoir gagner, sans avoir risqué de procès verbal pour excès de vitesse.

(Photo Interpress.)



PIZANI ET Madeleine ROUSSET ont fait rimer tacot avec haricot



La reprise de la traditionnelle « Foire aux Haricots » d'Arpajon a été inaugurée par une pittoresque course de vieux tacots de l'époque 1900. Robert Pizani et Madeleine Rousset en ont profité pour prendre la route, tout heureux de pouvoir gagner, sans avoir risqué de procès verbal pour excès de vitesse.

— Ce retour d'un congrès d'intellectuels pour la paix, il nous paraissait indiqué de lui demander tout d'abord comment, à son sein, le septième art pouvait contribuer à l'œuvre de la paix.

— Je crois, nous répond Poudovkine, que le cinéma joue un immense rôle éducatif pour tous les peuples. Il est plus important et plus effectif que la littéra-

Il y a Ehrenbourg et Poudovkine.

Nakhimov, le dernier film que nous ayons vu de lui.

Ce n'est pas en URSS que nous élumes l'occasion de l'approcher, mais en Pologne. Venu à la séance mondiale de Varsovie, Poudovkine séjournera ensuite à Paris. De concert avec ses confrères étrangers, il eut d'intéressants contacts avec le jeune cinéma polonais et visita notamment le centre de Lodz.

Particularité appréciée du journaliste Poudovkine s'exprime bien en français ; il médite ses réponses et pèse ses mots, soigneux de traduire exactement sa pensée.

— Assez curieusement, il nous paraissait indiqué de lui demander tout d'abord comment, à son sein, le septième art pouvait contribuer à l'œuvre de la paix.

— Je crois, nous répond Poudovkine, que le cinéma joue un immense rôle éducatif pour tous les peuples. Il est plus important et plus effectif que la littéra-

Je l'ai remarqué une fois de plus à Venise : dans les fêtes, l'essentiel est d'être préemptoire.

Un film est un chef-d'œuvre ou une ordure, il n'y a pas de milieu. Il n'est pas utile de donner des preuves à l'appui de ces dires et, d'ailleurs, dans l'affûtement général, personne ne songe à les demander.

Sauf moi.

Perplexe quant à l'accueil fait aux *Paysans noirs* que je considère comme excellents, j'ai interrogé un jeune confrère :

— Qu'est-ce que vous pensez du film de Régnier ?

— C'est de la m... ! m'a-t-il répondu avec sévérité.

— Tiens, tiens, expliquez-moi donc ça en détail, s'il vous plaît ?

Ma question le gêna quelque peu, mais la jeune critique a des réflexes et il me fit immédiatement cette réponse que j'ai classée soigneusement dans mon anthologie de la critique à travers les ages :

— Ça ne s'explique pas : ça se sent... ☆

Après s'être fait projeter *D'Hommes à homme*, les experts ont conclu : Ni M. Charles Spaak, ni M. Christian-Jaque ne se sont inspirés du scénario du Dr Markus.

— Qu'est-ce que vous pensez du film de Régnier ?

— C'est de la m... ! m'a-t-il répondu avec sévérité.

— Tiens, tiens, expliquez-moi donc ça en détail, s'il vous plaît ?

Ma question le gêna quelque peu, mais la jeune critique a des réflexes et il me fit immédiatement cette réponse que j'ai classée soigneusement dans mon anthologie de la critique à travers les ages :

— Ça ne s'explique pas : ça se sent... ☆

Autre petit détail assez croquant : l'avocat du Dr Markus est M. Maurice Gargan qui plaide par conséquent contre Charles Spaak, président du Syndicat des scénaristes.

Or, le Syndicat des scénaristes fait partie, comme on le sait, de l'Union française des sociétés d'auteurs.

Et savez-vous qui est l'avocat de la Société des auteurs ?

Vous l'avez deviné : c'est M. Maurice Gargan... ☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

Maurice Carol vient de rompre avec M. Barnum. Il buvait et la battait, parfois. Je veux me consacrer à mon art, a-t-elle déclaré. Martine Carol va donc entrer dans la clandestinité.

☆

PIERRE DUDAN est heureux. Le cinéma le prend enfin au sérieux en lui confiant un rôle d'humoriste, celui de Buffalo Bill dans *Buffalo Bill et la Bergère* que tourne Stan Lee à Los Angeles sous sa direction. Original de Pierre Véry. Dans ce film, non seulement Dudan a pour partenaire Arlett (ce qui l'enthousiasme), mais encore se voit attribuer pour la première fois un rôle en vedette qui ne soit pas celui d'un tueur ou d'un vilain monsieur.

Buffalo Bill, tel que l'imagine Pierre Véry, c'est un poète et un vagabond. C'est Pierre Dudan lui-même.

Car il n'est que de connaître Pierre Dudan à la ville pour s'apercevoir qu'il est véritablement un poète et un vagabond. Un vagabond qui durant dix ans, visita l'Europe à pied. Le dernier voyage du vagabond ? La découverte (enfin) du nouveau monde. Découverte à sa manière, bien entendu...

Le lendemain de son arrivée à New York, Pierre Dudan but trois litres de lait pour son premier déjeuner. Il passa toute la journée à écouter Duke Ellington, Cab Calloway et Ella Fitzgerald. A l'aéroport de Denver, il enregistra des lettres « parées » à destination d'amis européens.

Ses souvenirs du nouveau monde, Dudan adore les raconter. Il a vu là-bas le plus beau spectacle de sa vie : le soleil se levant sur les déserts de California.

Pilote à Hollywood par la journaliste Sara Hamilton et Jean Sablon, Dudan fréquenta moult cocktails et night-clubs. Il commença la série des « parties » par une réception donnée par (selon Dudan) Lana Turner, fraîchement mariée... Chez Pat O'Brien, il rencontra James Cagney qui lui serra la main si fort qu'il fallut en crier. Dans les studios Metro, il fit la connaissance de Fred Astaire, fort sympathique, mais chauve comme un genou...

Ce qui a surpris le plus Dudan en Amérique ? La conception de l'amour : ce sont les femmes, dit-il, qui font l'amour aux hommes.

C'est Louis Armstrong, rencontré dans un hamman du boulevard Haussmann qui suggéra à Dudan l'idée d'un voyage aux États-Unis. Mais c'est Jean Sablon, à Paris, qui chanta *Clopin-Clopant* (au cours d'une réception aux Champs-Elysées, en l'honneur de Joséphine Baker), qui décida le vagabond de la chanson à aller se promener en Californie.

Durant son séjour outre-Atlantique Dudan a continué de composer des chansons : « Il a neigé sur le salé de l'été », « Je suis gourmand de toi », « Ne change rien encore, bravo », « Une Olive et du Pain », et enfin sa dernière en date (qui est aussi sa 303^e) : « Ciel de Paris » qu'il a donnée à Jean Sablon, en souvenir de son séjour en Californie.

Dudan n'est pas superstitieux : il a voyagé en avion. Or, on lui avait prédit qu'il mourrait à trente-deux ans dans un accident d'avion. Et Dudan a trente-deux ans depuis le mois de février dernier...

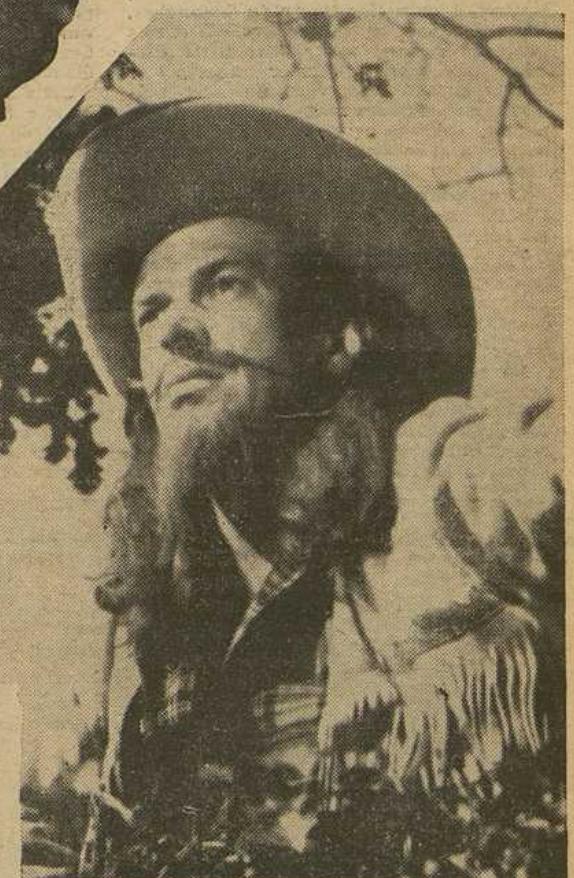
Le grand événement de sa vie, c'est sa naissance. Il pesait treize livres en venant au monde, à Moscou, d'un père suisse et d'une mère russe (aujourd'hui Danièle, mariée au français). Le jour de sa naissance, la neige tombait et les cloches sonnaient. « J'ai tout de suite été dans l'ambiance », dit-il.

Enfant, il veut être poète et vagabond, et collectionne les timbres « en attendant ». Son père, professeur à Lausanne, décide d'en faire un « membre du corps enseignant » !

Pierre débute à quinze ans dans une comédie de collège *Le Retour d'Ulysse*, puis commence son odyssee : il visite à pied neuf pays, de l'Italie à la Finlande, de la Belgique à la Hongrie : pour pouvoir manger, il lave la vaisselle, joue du piano dans des boutiques, donne des leçons de claquettes (à Berlin) ou repeint les plafonds...



LE VAGABOND AUX 303 CHANSONS PIERRE DUDAN



qui marcha pendant dix ans sans fumer avant d'être T. I. E. sera Buffalo Bill...

pas voulu; et depuis deux ans (avant de chanter cette chanson) Dudan prévient toujours le public que la chanson en question n'a pas plus à Piaf. Il proposa aussi *Comme la lune à Bourvil*; mais Bourvil trouva la chanson trop « bête » (sic).

Pour écrire, en 1939 à Lausanne, les paroles et la musique de son triomphal *Café au lait au lit*, Dudan a mis un quart d'heure. Il dit de *Clopin-Clopant* : « C'est la chanson la plus près de mon cœur »; il l'écrivit, sur une musique de Bruno Coquatrix, il y a deux ans et demi, par un jour de cafard et en pleurant. Il a trouvé « Sour Marie-Louise » (qui eut longtemps des ennuis avec la prude radio française) en passant, avec Francis Blanche (l'auteur des paroles), rue Sainte-Anne, devant le magasin *Marie-Louise*.

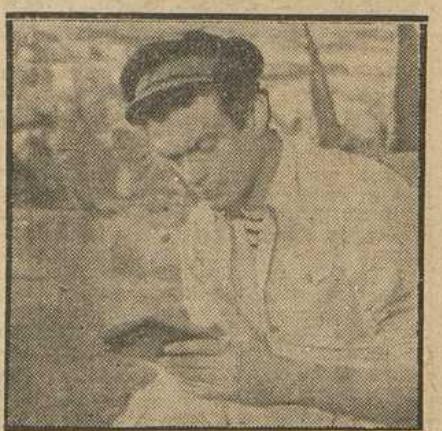
Il s'exprime dans ses chansons avec une extraordinaire franchise. Il s'y met tout entier. Et il est véritablement, après Charles Trenet, notre plus grand compositeur-chanteur... C'est par la chanson, comme de juste, qu'il est venu au cinéma. Et pourtant le cinéma l'y pensait avant la chanson, puisqu'il débute au music-hall et au cabaret, dans l'espoir de faire un jour du cinéma. On l'engagea voici plus de six ans, pour interpréter quatre minutes dans un film russe, financé par la Croix-Rouge *L'Oasis dans la tourmente*. Puis il partagea avec Yva Bella, la vedette de *Manouche*, avant de tourner en 43-44 à Zurich une série de courts métrages musicaux. En France, depuis 1945 : *Nuits d'alerte*, *Le Fugitif*, *L'Eventail*, *Les Requins de Gibraltar*, trois courts métrages musicaux, *Les Drames du Bris de Boulogne* (de Jacques Loew), *Figure de proue*, enfin.

Il adore la vie, l'art et l'amour et dit (non sans cynisme) : « J'ai du respect pour les femmes, seulement lorsqu'elles sont mères ».

« Ma vie est idéale », dit Pierre Dudan. Je ne comprends pas les gens qui se plaignent. Chacun sur terre est libre de faire ce qu'il veut ». Il pense que les journalistes sont des héros et des martyrs.

Entre deux chansons, Pierre Dudan poursuit sa randonnée à travers les films. Et le petit garçon qu'il sera toujours s'émoustille à chaque pas devant les mystères de la vie. Il ne comprend pas la méchanceté. Et il n'a qu'une prétention : celle qu'un jour tout le monde soit aussi heureux que lui.

TACCHELLA.



Dans « Figure de proue »...

...et dans « Le Fugitif ».

Le rôle qu'il cherchait depuis longtemps un personnage à humour froid, un « loufoque calme », il l'a enfin trouvé dans *Buffalo Bill et la bergère*. Un projet qui lui tient à cœur : *Les Baladins fantaisistes*, scénario de Simon Gantillon et qui évoquera la vie de Pierre Dudan...

Il arrive fort souvent à Pierre Dudan (qui admire notamment Ingrid Bergman et Gary Cooper) de passer des journées entières au cinéma, de voir quatre ou cinq films par jour... Il est peut-être l'acteur français qui va le plus au cinéma. Ses films préférés : *Les Horizons perdus*, *La Route au cabac*, *Vous ne l'emporterez pas avec vous*.

Lorsqu'il ne va pas au cinéma, il écrit. Il vient de publier, illustrée par Dubout, *La Peur gigantesque de Monsieur Médiocre*, qu'il rêve de porter à l'écran.

Son poète préféré : Verlaine. Il dessine aussi : en Suisse, il a même fait des affiches. Il n'a pas le

Avec EDWIGE FEUILLERE...



teau de voyage, une robe de bal, une tenue d'amazone, un uniforme de colonel, etc...

Et justement, il fallait être l'incomparable artiste du verbe et de l'attitude qu'est Edwige Feuillère pour ne pas se laisser reléguer à l'arrière plan par ses partenaires d'étoffe. Pour, au contraire, les faire *jouer* avec elle le drame et permettre à la reine tragique qu'elle est ici de lancer plus haut encore les mots qui la tuent, de marcher d'un pas plus majestueux vers son destin.

La première vision que l'on a de la reine suggère d'elle-même le conflit intérieur. Il y a un contraste cruel entre l'opacité de la violette noire qui escamote littéralement la tête de l'épouse endeuillée et la vivante jeunesse du manteau de voyage, une « polonoise » de velours clair bordé de vison, petit manchon et toque assortie.

Voyez-la aussi glisser, loinaine, dans les galeries de son château, masquée par cet éventail de dentelle noire, écran de deuil qui s'interpose entre le monde et elle.

Elle *joue* aussi la robe de bal en satin blanc et bouillonné de tulle, corslet lacé dans le dos qu'accompagne une légère couronne enfouie dans la mousse des cheveux, elle *joue* aussi cette robe que la reine a revêtue pour fêter le roi défunt et qu'elle porte, en fait, pour « sauver sa mort, cacher sa mort, soigner sa mort ».

Le lendemain de ce soir là, dans la bibliothèque, entre la reine et Stanislas, duel de mots échangés comme des balles, duel de balles aussi qui ne vont que par convenances, dirais-je, s'escraser sur la cible dans le stand de tir qui prolonge la bibliothèque. Duels, enfin, entre le strict de la paix noire dont est fait le principal de la robe d'Edwige se cabrant sur une tournure, large coquille doublée de soie blanche à pois et barrée en diagonale par l'arête de ce volant plissé qui part de l'épaule droite pour mourir à l'oreil. De longs gants noirs prolongent la robe et la crose noire du pistolet d'arc qui prolonge le gant. Tout, dans cet ensemble, se heurte... et se complète.



Le sourire de « l'amazone »
(Photos Raymond VOINQUEL)

Faut-il citer aussi le drapé magistral de l'amazone qu'éclaire seul le blanc du col et des poignets comme seul éclaire son visage, le sourire de la reine amoureuse ?

Et là voici, enfin, dans son uniforme de colonel de la garde, en grande tenue pour mourir : peau de léopard nouée sur l'épaule droite, veste à brandebourgs, haut bonnet à poil orné de cet aigle à deux têtes devenu le symbole terrible de son amour :

STANISLAS. — Un aigle à deux têtes...

LA REINE. — Et si l'on en coupe une...

STANISLAS. — L'aigle meurt...

Et l'aigle mourra sous le double aspect de la reine poignardée par l'homme qui l'aime, l'homme qui roulera à ses pieds, tué par ce poison « qu'il voulait jeter dans le lac avec ses poèmes ».

Cécile CLARE.



Robe pour un duel... verbal

J'E ne sais plus qui a dit : « Le Théâtre ? Ce sont des sentiments qu'on a habillés ».

Cela est vrai pour le cinéma aussi.

Et le devient en tout cas au plus haut point lorsque le « tailleur de sentiments » s'appelle Jean Cocteau et que le modéliste des robes et des ambiances signe Christian Bérard.

Ces deux hommes ont en commun un extraordinaire sens néo-romantique de la féerie et de sa plastique, de la tragédie et de son décor. Sous leur plume et leur pinceau se mêlent intimement le merveilleux et l'effrayant, le somptueux et l'écrasant.

L'Aigle à deux têtes en est une nouvelle. La Belle et la bête en était une preuve.

On y sent Cocteau broyer ses héros dans l'eau d'un conflit insoluble ; on y voit Bérard les étouffer, lui, comme en une luxueuse camisole de force, entre les voluptueux capitons des sièges et le poids arrogant des draperies.

COMME tous les argots, celui du spectacle comprend des expressions admirables par leur vérité profonde. Ainsi dit-on des accessoires qui participent directement à l'action, qu'ils « jouent » : des autres, qu'ils « ne jouent pas ». On entendra, par exemple, sur un plateau de tournage, le réalisateur, donnant ses ordres, s'écrier : « Qu'on n'oublie pas de remplir l'encier : il joue », entendant par là que le comédien va s'en servir dans son jeu de scène.

Dans L'Aigle à deux têtes, les robes jouent et quand on lit sur le générique « illustration de Christian Bérard », cela signifie que la distribution des rôles comprend Jean Marais, plus Edwige Feuillère, plus un man-



La robe de bal que la reine met pour recevoir « sa » mort...

...et la grande tenue pour mourir.

...les robes deviennent des états d'âme

**En trente ans :
9 Tarzan, 20 Films**

TARZAN est venu au monde en 1912 des suites d'une insomnie du romancier Edgar Rice Burroughs. Celui-ci chercha deux ans un éditeur avant de publier *Tarzan of the Apes*, premier livre d'une série désormais illustre. Depuis, les romans de Burroughs ont été traduits en cinquante-sept langues et tirés à quarante millions d'exemplaires. Le théâtre, le cinéma, la radio, les « comics » s'emparent successivement de Tarzan. Il a même au Texas une ville qui porte le nom de Tarzana, en Californie un autre baptisé Tarzana (ou vit Edgar Rice Burroughs).

C'est William Parsons qui demanda en 1916 à Edgar Rice Burroughs de porter à l'écran le personnage de Tarzan ; et ce fut *Tarzan of the Apes* qui sortit en 1918 et qui rapporta alors trois cent millions de francs.

Le premier Tarzan, Elmo Lincoln, comédien de profession, qui l'on avait affublé pour les circonstances d'une opulente production exploitant son succès de *Tarzan of the Apes* dans *The Loves of Tarzan* et *The Adventures of Tarzan*. Il fut remplacé en 1920 par un pompier new-yorkais, Gene Polar vedette de *The Return of Tarzan*, lequel céda la place à un chanteur P. Dempsey Tabler, héros du Son of Tarzan et qui lança (en muet) le fameux cri de guerre de Tarzan. Le quatrième Tarzan, James H. Pierce, épouse la fille d'Edgar Rice Burroughs, après Tarzan and the Golden Lion, Frank Merrill, qui lui succéda dans *Tarzan the Mighty*, était athlète de cirque.

Depuis le précédent, quatre Tarzans. Un seul a réussi à s'imposer : John Weissmuller, champion olympique de natation en 1924 et 1928 ; il fut engagé en 1932 par Irving Thalberg qui lui confia la vedette de *Tarzan of the apes* (*Tarzan, l'homme singe*). Depuis, Weissmuller (qui s'est identifié au personnage de Tarzan au point de ne plus pouvoir s'en évader) a tourné onze films : *Tarzan and his mate* (*Tarzan et sa compagne*) ; *Tarzan's escapes* (*Tarzan s'évade*) ; Tarzan finds a son (*Tarzan trouve un fils*) ; *Tarzan's secret treasure* (*Le Trésor de Tarzan*) ; *Tarzan's New-York Adventure* (*Les Aventures de Tarzan à New-York*) ; Tarzan triumphs (*Le Triomphe de Tarzan*) ; Tarzan's desert mystery (*Le Mystère de Tarzan*) ; Tarzan and the amazons. Tarzan and the leopard woman. Tarzan and the huntress. Tarzan and the mermaids.

Les autres Tarzan « parlants » étaient aussi des champions : le nageur Buster Crabbe, le champion de tir Herman Brix, devenu depuis Bruce Bennett et qui fut l'interprète de Tarzan and the green goddess (*Les Nouvelles aventures de Tarzan*), 1936, le « decathlon » Glenn Morris, Tarzan's revenge (*La Revanche de Tarzan*), 1938.

Elmo Lincoln eut pour partenaire Enid Markey et Gene Polar, Karla Schramm. La plus illustre compagne de Tarzan fut Maureen O'Sullivan, qui se montra dans les principaux films de Weissmuller, mais déguisée, délaissa la jungle il y a quelques années. Weissmuller a eu d'autres partenaires : Brenda Joyce (*Tarzan and the amazons*), Linda Christian (*Tarzan and the maids*, etc.). Enfin Herman Brix rencontra Uta Holt dans la savane si Glenn Morris, Eleanor Holm (championne de plongeon). Le premier fils de Tarzan fut Kamuela Seales en 1923, mais le plus célèbre est encore John Sheffield (né, cinématographiquement parlant, en 1939).

Les singes ont toujours occupé la première place dans la mythologie d'Edgar Rice Burroughs, mais c'est seulement en 1929, dans *Tarzan and the tiger* qu'un singe réussit à obtenir un rôle ; ce singe était évidemment incarné par un homme. Le début est donc depuis lors plus d'authenticité, et le fameux chimpanzé Cheeta a acquis la notoriété, en même temps que Johnny Weissmuller et John Sheffield.

Les films de Tarzan sont tournés à 60 kms de Los Angeles, au Ranch Santa Anita, aménagé spécialement pour les ébats des fameux chevaliers errants de la jungle. Les premiers Tarzan avaient obligatoirement des poils sur la poitrine ; ils étaient vêtus de peaux de léopard. Jusqu'en 1934, les femmes de Tarzan portaient des ensembles deux pièces, mais l'Office Hays est intervenu, et Madame Tarzan ne montre plus jamais son nombril.



Elmo Lincoln, premier Tarzan (1916)



Gene Polar, ex-pompier (1920)



Frank Merrill, le dernier du « muet »



Weissmuller : débuts en 1932

TARZAN le sauvage de tout repos

On aurait sans doute bien oublié, sinon Louis-Antoine de Bougainville, qui explora fort utilement, de 1766 à 1769, l'archipel océanien et en particulier Tahiti, mais du moins cette relation qu'il en laissa et qui porte pour titre *Voyage autour du monde*, si Diderot n'avait écrit un *Supplément au voyage de Bougainville*. Car à l'époque de Diderot déjà, le plus sûr moyen que les « sauvages » comme on disait, gardaient d'intéresser les civilisés, c'était encore d'illustrer à leur profit quelques idées générales.

Celles du *Supplément* sont moins de Diderot, d'ailleurs, que de son temps. En longues tirades s'y exprime une théorie qui fait le fond des ouvrages de Rousseau, celle de l'homme originellement bon et que la civilisation a corrompu :

— Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, s'écrie le vieillard tahitien, écarter promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes ce caractère.

A l'époque des bergeries, de Bernardin de Saint-Pierre et de l'existosisme commençant, tout ceci n'a rien de bien méchant, et on comprendrait mal que Diderot n'ait qu'osé faire circuler sous le manteau ce livre qui, écrit en 1771, fut édité seulement en 1796. Mais ces bons sauvages l'ont arriver de parler parfois le langage de l'Encyclopédie. Or, cette langue-là, les puissances du temps l'entendaient à merveille et il était prudent de la parler à voix basse. Dans les périodes un peu brusques, on n'aime guère les paysans du Danube.

POURTANT, il se trouve que de nos jours, ces jours, on en conviendra, qui ne manquent pas de brusquerie, c'est à un paysan du Danube qu'on a offert la plus grande audience. Le Journal *Ce Soir* m'apprenait dernièrement qu'une des vedettes les plus assurées de faire salle comble, c'est Tarzan, sous ses diverses incarnations, avec l'innombrable série de films dont il est le personnage essentiel. Ce qui serait fort encourageant si le langage tenu par Tarzan ressemblait, de près ou de loin, à celui du Tahitien de Diderot. Mais ce qui ne manquerait pas d'être surprenant, la production américaine ne nous ayant guère habitué à tant de libéralisme.

Car le mythe de Tarzan, il faut en convenir, est un mythe de tout repos et les idées générales qu'il propose — et soyez sûr qu'il en propose — n'ont rien d'inquiétant pour l'ordre établi.

REMARQUONS tout d'abord que contrairement à Mowgli, qui est un « native », le héros du livre de la Jungle cinématographique est un blanc. L'impérialisme d'Hollywood est

ici en net progrès sur celui de Kipling et, quitte à housser un peu plus la ressemblance, s'arrange d'abord pour ne pas maligner les noirs et les hommes.

Voyons ensuite que le pouvoir de Tarzan s'exerce avant tout sur les animaux. On touche par là sans doute à un vieux rêve de l'homme, et dans les livres oubliés de Rousseau, celle de l'homme primitif, fait alliance avec les mammouths. Mais cette alliance n'a pas duré. En toutes les sociétés protectrices d'animaux, tous les bardages presbytériens sur les frères inférieurs

saintes limites de la propriété non moins privée, par le vigoureux biceps dont il expulse tous ceux qui se trouvent dans son domaine, avant même de savoir ce qu'ils y viennent faire.

ACCORDERAI-JE du moins que Tarzan est à juste ? Je veux bien que cette sommaire morale de boy-scout : ne pas mentir, etc., qu'enseigne son exemple ait quelque utilité. Mais je suis bien sûr que le ridicule moyen qu'il représente pour que justice soit rendue est sans danger pour l'injustice, et que ceux qui la font régner peuvent dormir sur leurs deux oreilles malgré le cri d'appel des grands singes.

Ce n'est d'ailleurs point par hasard que notre époque voit apparaître un peu partout ces figures de justiciers solitaires, d'Alain la Foudre, Fantax et Big-Bill le Casseur, héros des magazines de gosses, au « Tueur à gages » de Graham Green, nous sommes en présence d'une

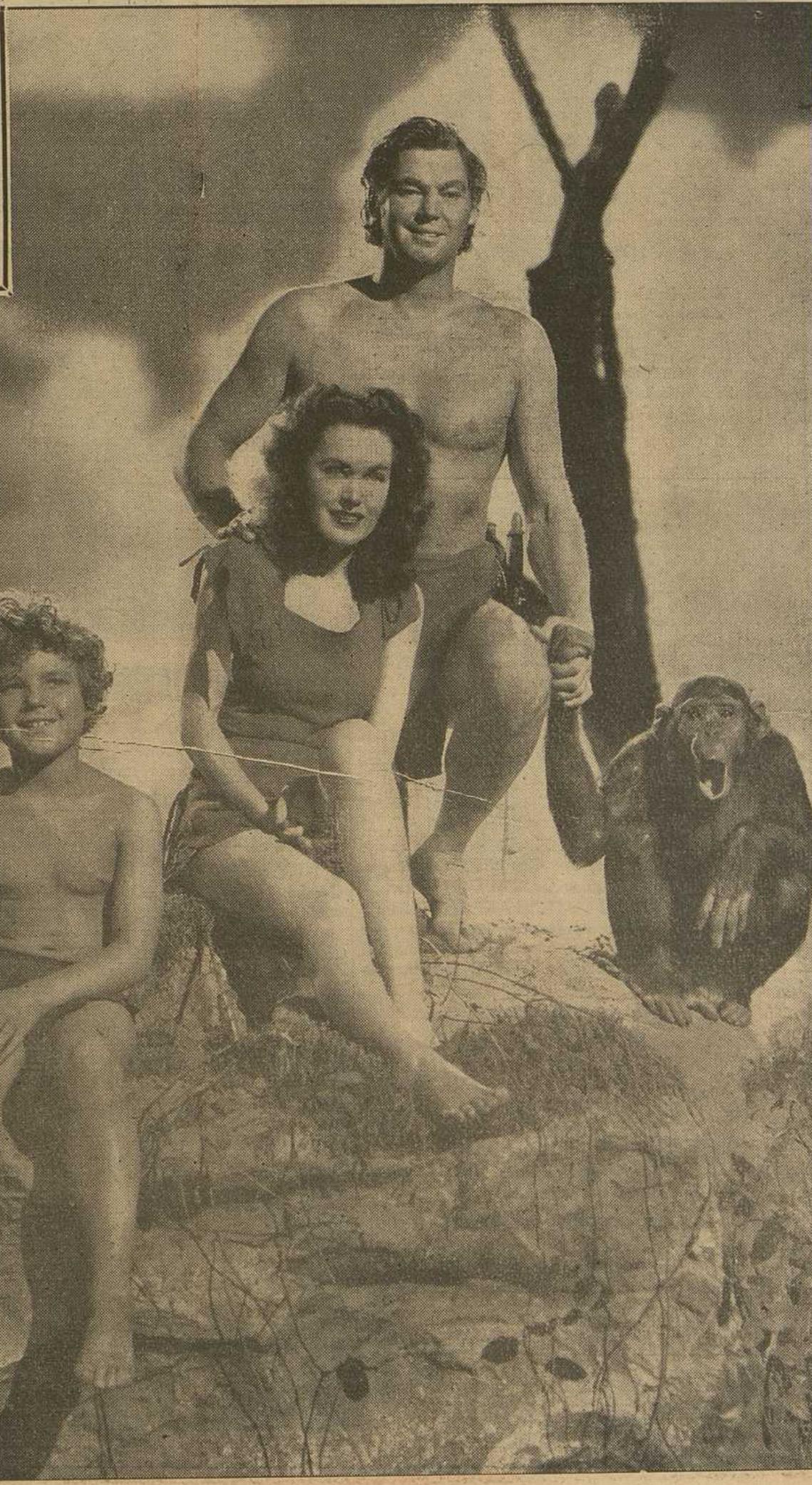
n'empêcheront pas que la question soit réglée : il y a ici un maître qui commande et qui est l'homme. La question du rapport avec l'animal ne se pose plus que pour les vieilles demoiselles et leur canari. Pour les hommes, le seul rapport qui compte, c'est celui qu'ils ont entre eux. Et si le cheval obéit au charretier, ce qui importe pour le charretier c'est qu'il doit obéir à son patron. C'est toujours avant de gagné pour le patron si le charretier se satisfait de commander au cheval.

Mais, me dira-t-on, Tarzan est brave. Non. Tarzan est bête. Bête comme Don Quijote avant sa guérison. Et, comme lui, il s'attache à des moulins à vent. Dans ses aventures à New-York, quand il aperçoit un fusil, il se précipite sur celui qui le porte, le lui arrache et veut le briser. Nous connaissons ça. Dans *La Fille de Roland*, de feu Henri de Bornier — que l'on tient pour un des plus purs modèles du grand genre — le mauvais — le héros maudit l'inventeur de l'arc. C'est avec des raisonnements que s'est perdue en son temps la bataille de Bouvines. Et les Américains qui applaudissent le geste de Tarzan, sur les écrans de leurs cinémas de quartier, je les attends à leur prochaine grève ; ils verront ce que deviennent les hommes forts devant les bombes acrymogènes.

CÉLA est possible, accorderai-je. Mais Tarzan est bon. Etrange bonté à coup sûr ! Où trouver au contraire un héros plus égoïste ? Le rêve de Tarzan, c'est excellamment projeté et comme sublimé dans le pittoresque de la jungle, celui que propose l'Amérique à tous les hommes. « Soyez forts, assurez-vous un bon job, et mariez-vous ». Tarzan apporte des mangues à sa femme au lieu de lui offrir une Chrysler, mais l'esprit est le même. La vie de Tarzan, de sa compagne et de Boy, regardez bien, elle est précisément celle dont on fait rêver le couple américain, la piscine privée étant représentée par le mariage ou crawlie Weissmuller au milieu des crocodiles, et les

tentative tantôt inconsciente, tantôt orchestrée, pour persuader les enfants, ou ceux qui en ont gardé l'esprit, que les choses peuvent s'arranger avec l'anachronique ressuscité des chevaliers errants que constituent ces désperados providentiels. C'est un conte de la Belle au Bois dormant qu'on nous fait, et attendez Tarzan, Buffalo Bill, Robin des Bois et leurs pairs, braves gens, attendez et continuez à dormir, dans vos chambres trop chères, tandis qu'on prépare l'augmentation sur le beefsteak, la dissolution des syndicats ou la mobilisation générale.

ON peut trouver que voilà beaucoup d'idées, devant les images qui ne semblent pas autre mesure se préoccupent des idées. C'est sans doute que le cinéma américain, tout comme la civilisation américaine, n'ayant plus beaucoup d'idées dans la tête, est obligé d'en avoir derrière la tête.



Dernière sélection pour notre grand concours : VOTRE PHOTO EN PREMIÈRE PAGE



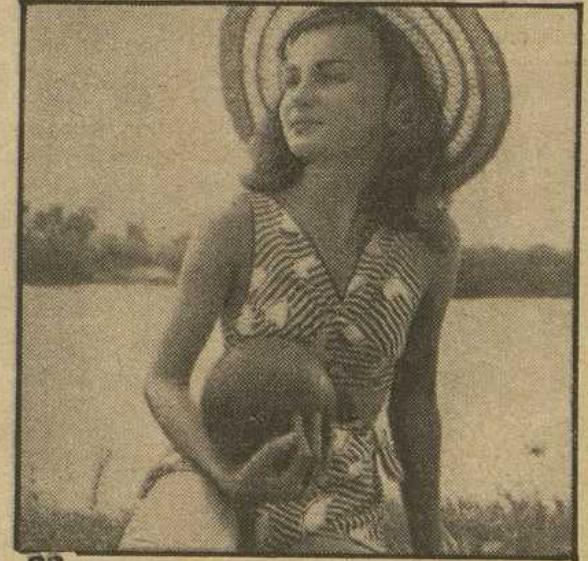
19



20



21



22

Voici la dernière sélection opérée, cette semaine, par le jury de « l'Ecran français » : Photo n° 19 : Mlle Nancy Char (Paris). — Photo n° 20 : Mlle Lydie Pozzani (La Varenne-St-Hilaire). — Photo n° 21 : Mlle Josiane Crozon (St-Marc, Finistère). — Ph. n° 22 : Mlle Maud Tison, (Arras).

Et voici les quatre derniers des vingt-deux portraits sélectionnés par le jury de l'Ecran français pour notre grand concours « Votre photo en première page ».

Le nombre considérable de concurrentes (plusieurs milliers) et la grâce du visage de la plupart d'entre elles ont rendu très ardue la tâche des juges.

Signalons à ce propos que beaucoup de photos ont dû être éliminées, leur taille trop petite ou leur qualité ne permettant pas une reproduction correcte.

La parole est maintenant à tous nos lecteurs sans exception, à l'intention desquels nous publierons la semaine prochaine le BULLETIN DE VOTE GÉNÉRAL.

...Et rappelons la magnifique liste de prix dont notre grand concours est doté :

LE GRAND PRIX

La concurrente dont la photo sera classée première aura :

1^{er}) SON PORTRAIT publié en 1^{re} page de « l'Ecran français ».

2^o) UNE ROBE D'APRÈS-MIDI offerte par le grand couturier TIERNEY, 7, rue des Capucines, qui habille, entre autres vedettes, Martine Carol et Dany Robin.

3^o) Un « ENSEMBLE DE MAQUILLAGE EN HARMONIE DES COULEURS » comprenant un fard à joues, une boîte de Pan-Cake, une boîte à poudre et un rouge à lèvres « MAX FACTOR HOLLYWOOD », le maquilleur des stars.

LE DEUXIÈME PRIX

La concurrente dont la photo sera classée deuxième aura :

1^{er}) Un splendide flacon de parfum : « MOUSSELINE » la dernière création de Marcel ROCHAS offert par Marcel ROCHAS

2^o) Un « ENSEMBLE DE MAQUILLAGE EN HARMONIE DES COULEURS » offert par « MAX FACTOR HOLLYWOOD », le maquilleur des stars.

LES AUTRES PRIX

Seize autres concurrentes dont les photos auront été publiées dans « l'Ecran français » recevront un « ENSEMBLE EN HARMONIE DES COULEURS » offert par « MAX FACTOR HOLLYWOOD », le maquilleur des stars.

...Et les Productions R. I. C. viennent de nous faire savoir qu'elles envisagent d'offrir, pour deux courts métrages sur le vol à voile et l'automobile (actuellement en préparation), la vedette féminine aux candidates dont la photo aura retenu leur attention.

Le Courier de...

• Gubert, Pontarlier. — Lettre transmise à John Sheffield. Fanfan dans Les Deux gosses était interprétée par Jacques Tavoll.

• Stefanu Socolou, Bucarest. — Merci grandement. Ecrites à Piguet, Marais et Philippe à l'adresse de L'Ecran français. Nous ferons parvenir vos lettres.

• X. Paris. — Rendons à Oscar... Je suis confondu... C'est bien Curt Courant qui fut le chef-opérateur du Puritan et non Schurman, désigné comme tel par un Ami Schurman dans l'une de ses lettres. Je suis désole de vous dire que Irene Rich et George O'Brien ne font pas leur rentrée dans Fort Apache ; depuis la lointaine époque du muet, ces deux comédiens n'ont cessé de tourner des rôles de seconds rôles. Ainsi, même si on peut leur attribuer les plateaux. Enfin, King Vidor a seul signé la mise en scène de Duel in the sun, film auquel collaborerent plusieurs metteurs en scène de grand talent. Mais contrairement à ce que vous pourriez croire, c'est Vidor qui a terminé le film (bien que le montage soit de Selznick).

• Amand de Scarlett. — Il paraît que Autant en emporte le vent va enfin sortir en 1949.

• Huguette Aschéry, Paris. — Peut-être trouverez-vous le livre de Ugo Casiraghi, intitulé « Si Stroheim à Milan », au Minotaure, rue des Beaux-Arts. Sinon, vous pouvez l'obtenir toujours par l'intermédiaire de cette librairie, aux Éditions Poligona à Milan. Mais ce livre n'a jamais été traduit en français. Il a été écrit par Stroheim, ayant Paris, Eric von Stroheim prépare Les Feux de la Sainte-Jean, dont il sera le scénariste, le metteur en scène et l'interprète.

• Worms, Never. — Je connais certes ce livre de M. Arcy-Henrion, mais je n'ai aucun détail sur l'activité actuelle de cet auteur. Razumov (1937) : 12 sur 20. L'Empreinte du Dieu (1939) : 14. François Ier (1937) : 13. La Magicienne, saisons 1936-1937 : 14. Le Puritan (1937) : 15. Les Inconnus dans la maison (1942) : 13. Un Carnet de bal (1937) : 15. La Bandera (1934) : 14. Pou de Carotte (1932) : 13. Le Roi et la colonne (1942) : 13. Fric-Frac (1939) : 18. Oui, ces trois films surrealistes appartiennent au programme des Ciné-Clubs.

• Wolfgang Mettmat, Erfurt. — Nous ne pouvons vous communiquer l'adresse de Tino Rossi. Ecrits-lui par notre intermédiaire.

• Du Jour, Paris. — Nous étudions votre suggestion concernant l'ordre des séances et des films. Cela nous est impossible. Nous faisons la critique de tous les films qui paraissent sur les écrans français.

• Michel Raymond. — J'ai donné dans le numéro 168 (réponse à François Truffaut) la liste à peu près complète des films de Marc Allégret. Henry Hathaway est né à Sacramento, Californie, en 1898. Il fut tourné à l'Américain. Film des années 1921 à 1924 il abandonna l'interprétation pour devenir troisième assistant de Frank Lloyd. Metteur en scène depuis 1932 : Wild horse Mesa, Sunset Pass, Under the Tinto Rim, Wandering Herd, The Witching Hour, Now and forever, Lives of a Bengal Lancer, Les Trois lanciers du Bengale, Peter Ibbetson, The trials of the Lonesome Pine (La Fille du bois sauvage), Go west young man, Santa fe, set (Ainsi va la vie), Spain of the North (Les Gars du large), The real glory (La Glorieuse aventure), Johnny Apollo, Brigham Young, The shepherd of the hills, Sundown, Ten gentlewomen from Pékin, China Girl, A wong and a prayer, Le Portefeuille, XI, Home in Indiana, Nob Hill (La Grande Dame et le Malvaux Garçon), The house on 92nd Street (La Maison de la 92^e Rue), 13, rue Madeline, D'arvor, l'Impasse (Anglaise), Kiss or death (Le Carré de la mort), Call Northside 777 (Appelez Nord 777). Je vous conseille les œuvres de Jean Vivier.

• L. Bernard, Pontarlier. — Combien d'artistes et de techniciens le cinéma mondial héberge ? Je l'ignore complètement. Peut-être un million.

CASTAGNON, UNE FLAMME ENCHANTEE !

DU 26^e AU 100^e PRIX : 1^{er} ABONNEMENT D'UN AN AU CHOIX À MIROIR-SPRINT, AUX LETTRES FRANÇAISES OU À RADIOPRESSE.

Conservez précieusement le bon de vote ci-contre, vous nous l'enverrez avec les bons de vote précédents avec le BULLETIN GÉNÉRAL DE VOTE que nous publierons LA SEMAINE PROCHAINE.

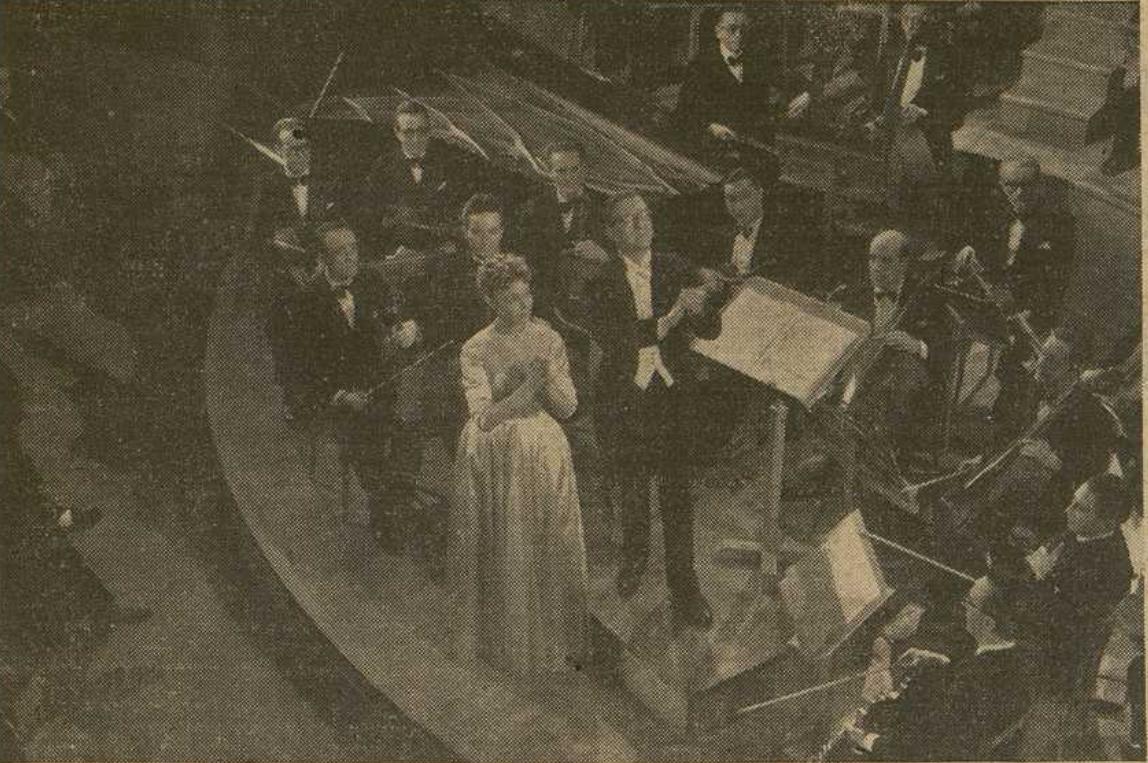
Si un ou plusieurs bons vous manquent pour pouvoir participer au vote, révisez les numéros dans lesquels ils ont paru à l'Ecran français, 18, rue du Croissant, Paris-2^e, où, par suite de l'augmentation des tarifs postaux, vous les adressez sera désormais, contre 20 fr. en timbres par numéro manquant. (Le bon de vote n° 1 a paru dans le n° 165, le bon n° 2, dans le n° 166, le bon n° 3 dans le n° 167 et le bon n° 4 dans le n° 168 de l'Ecran français.)

CONCOURS DU portrait en 1^{re} page

Bon de vote

N° 5

Avez-vous noté que le délai d'envoi des manuscrits pour le GRAND PRIX DU SCÉNARIO POUR ENFANTS a été prorogé jusqu'au 1^{er} OCTOBRE ?



“Les amoureux sont seuls au monde” prouvent que le cinéma connaît la musique...

...et Jouvet aussi

VOICI Jouvet musicien. Dans *Les amoureux sont seuls au monde*, le film des trois Henri (Jeanne, Decoin et Sauguet), qui remet à l'ordre du jour le problème de la musique à l'écran.

Car il y a problème, depuis que le cinéma est sonore. Parlant, il devait fatallement devenir aussi chantant et musical, puisque, muet, il usait déjà du piano, dans la salle.

D'abord, il y a la « musique d'accompagnement ». C'est une convention des plus arbitraires, surtout dans l'ordre du réalisme où la vie, prise sur le vif, sans apprêt, se trouve paradoxalement assortie d'harmonies artificielles et comme désincarnées puisque la source en est cachée à nos regards. Mais cette convention est devenue si usuelle qu'elle a créé chez le spectateur un besoin et qu'un film sans musique (même parlant) « fait tout drôle » ; les images, croit-on, « parlent moins ».

Il y a, d'autre part, le film musical proprement dit,

qui va de l'opérette au récital classique en passant par le jazz et le music-hall, et où les images ne sont le plus souvent que des prétextes à démonstrations musicales.

Enfin, il y a le film « sur les musiciens », non moins prétexte à débauche d'harmonies. Cette catégorie comporte deux embranchements bien distincts : le film biographique (au bénéfice exclusif des compositeurs) et

Il fallait le sonore pour susciter cet emploi génial du silence.

Le héros mélodieux qui naît tout armé de l'imagination du scénariste, offre des possibilités beaucoup plus

la comédie à héros mélodieux (compositeur, soliste, chef d'orchestre, cantatrice, etc.).

Le film biographique étant (en principe) soumis à la vérité historique, ses sujets sont sensiblement variables, pour autant du moins qu'un compositeur considéré en tant que tel diffère d'un autre compositeur. La liste en est réduite. C'est-à-dire réduite aux célébrités consacrées de par le monde et les siècles depuis Pan. Ce qui n'est pas peu et nous a valu, entre autres, un Schubert (*La Symphonie inachevée*), un Beethoven (*Beethoven*), un Berlioz (*La Symphonie fantastique*), un Chopin (*A song to remember*), un Liszt (*Rêves d'amour*), un Rimsky-Korsakov (*Song of Sheherazade*), un Bizet (*Hommage à Georges Bizet*), un Gershwin (*Rhapsody in blue*), J'en passe et des pareillement symphoniques.

On sait les mérites divers de ces œuvres, et ceux exceptionnels du *Beethoven* d'Abel Gance où des séquences muettes expriment la surdité du compositeur.

Il fallait le sonore pour susciter cet emploi génial du silence.

Le héros mélodieux qui naît tout armé de l'imagination du scénariste, offre des possibilités beaucoup plus

variées. Théoriquement. Mais, en pratique, tout se passe comme si un accord international avait été conclu, définissant une fois pour toutes les lois le régissant. Son histoire est à peu près aussi immuable que celle d'un film de cow-boys.

Deux personnages principaux : le maître et son élève (jeune fille innocent et douée).

Ensemble, ou successivement, ils font des tournées triomphales dont le déroulement est signalé soit par des noms de ville venant en surimpression sur une route ou sur une voie ferrée, soit par la chute des feuilles du calendrier.

Dans tous les pays, ils retrouvent avec plaisir le même piano, le même orchestre, la même salle de concert, le même public.

Sauf cas de super-production, la caméra ne s'intéresse qu'à trois secteurs aussi étroits que possible : la scène (avec chassés-croisés sur le clavier du piano et vues successives sur le régime des violons, des violoncelles, des clarinettes...), une loge d'avant-scène (où se trouvent les amis — ou les ennemis — du maître, ou encore une maîtresse depuis longtemps abandonnée et venue assister en secret au triomphe du seul amour de sa vie), un rang du parterre, enfin, où sont alignés les parents pauvres de l'immaculée pianiste.

Et ainsi, de tournée en tournée, de scène en avant-scène et en fauteuil d'orchestre, l'intrigue se noue. Le Maître et sa pure disciple, beaucoup plus lentes à comprendre que le plus obtus des spectateurs, découvrent avec stupeur qu'ils s'aiment. Accord final. Ou séparation déchirante.

C ECI étant, on peut tenir pour une nouveauté non négligeable que le film des trois Henri, *Les amoureux sont seuls au monde*, s'évade de cette trop clas-



Dany Robin, pianiste virtuose... et ingénue.

sique affabulation tout en faisant mine de s'y conformer.

Le Maître et son élève découvrent tardivement leur amour, mais c'est en lisant un journal à scandales qui a anticipé sur la réalité pour la beauté du titre. Les prises de vues de la salle de concert suivent le triangle habituel, mais accordent plus d'importance au parterre, où un dialogue chuchoté fait progresser l'action, qu'à la scène où il ne se passe rien en somme que de très banal. Etc., etc...

Il y a là un véritable renouvellement du genre, qui s'explique sans doute par le fait qu'à l'inverse de ses devanciers Henri Jeanson s'est attaché à voir dans son héros l'homme plutôt que le musicien. Ce n'est plus le film-prétexte, mais une comédie dramatique dont il se trouve que le protagoniste est un compositeur. Mais il aurait aussi bien pu être peintre, ou sculpteur, ou même industriel et c'eût été sa secrétaire qui fût, alors, tombée amoureuse de lui. L'action n'en eut pas été fondamentalement changée.

Par contre, on y aurait perdu la musique concertante d'Henri Sauguet, qui est remarquable. On y aurait perdu également la révélation inattendue et pittoresque d'un Jouvet vivant en bonne intelligence avec la musique. Car si, apparemment, il fait seulement semblant de jouer du piano, c'est bien lui qui, à deux ou trois reprises, chante, et chante juste, de sa voix inimitable, quoi qu'en pensent ses nombreux imitateurs.

La comédie dramatique ayant été préférée au récital, il y a, dans *Les amoureux sont seuls au monde*, un dosage musical excellent qui pourra servir de modèle aux futures productions similaires.

Jean THEVENOT.



Le maître Louis Jouvet compose sa valse « Les amoureux sont seuls au monde ». Mélancolique, sa femme, Renée Devillers, écoute.

les Films de la Semaine



Pierre Brasseur et Madeleine Lebeau : « Le Secret de Monte-Cristo ».

LE SECRET DE MONTE-CRISTO : du fait divers au feuilleton ; une originale reconstitution (français).



Scén. : Denis Marion, d'après Léon Treich. — Dial. : Pierre Laroche. — Réal. : Albert Valentin. — Interp. : Pierre Brasseur, Marcelle Derrière, Pierre Larquey, Robert Duvau, René Rist, Charles Lemontier, Madeleine Lebeau, George Vitray. — Imag. : Robert Battion. — Mus. : M. Landowski. — Prod. : Codé-Cinéma 1948.

VOICI encore un Monte-Cristo qui vient après une bonne centaine de comtes, de comtesses, de fils et de petits-fils de Monte-Cristo. Ce roman d'Alexandre Dumas est probablement un de ceux qui ont le plus tenté les cinéastes. Après tant de montures fidèles ou infidèles, de l'histoire imaginée par le prolifique romancier, on nous propose un film centré, non plus sur Edmond Dantes, mais sur son auteur, et sur la façon dont celui-ci a découvert ses personnages.

Ces derniers ont existé. Un rapport de police, découvert par Léon Treich qui en tire une nouvelle, prouve leur authenticité. Ce qu'on veut nous montrer, en somme, c'est la genèse du roman. C'est pourquoi on a introduit dans le film le personnage d'Alexandre Dumas.

Au début, Alexandre Dumas visite, en compagnie de sa maîtresse, un hôtel particulier délabré qui voudrait louer. Le garde-champagne l'hôtel lui raccommodera une histoire sordide qui se sera déroulée sur les lieux mêmes, quelques dizaines d'années auparavant.

François Picaud, jeune cordonnier sur le point de faire un riche mariage, est dénoncé par quatre camarades jaloux comme étant légitimement. François est arrêté et enfermé dans la forteresse de Pignerol, où il restera sept ans, en compagnie de l'abbé Faria, un vieux fou qui lui dit connaître la cache d'un trésor. A la chute de Napoléon, les prisonniers sont libérés.

Nous retrouvons François Picaud à Paris, à la recherche de ses délateurs. Il se venge cruellement de trois d'entre eux, mais le quatrième l'assomme, le séquestre et exige la moitié du trésor de l'abbé Faria. Or, ce trésor n'existe que dans l'imagination du compagnon de prison de François qui se fait tuer par son geôlier au cours d'une tentative de fuite.

Après récit de faits authentiques, reconstitués d'après des documents de police de l'époque, on nous montre à nouveau Alexandre Dumas qui décide d'en tirer son prochain feuillet et, comme des amis se montrent sceptiques, le romancier explique comment il transposera l'anecdote ; il passe en revue les personnages tels qu'il les a transformés : François Picaud deviendra Edmond Dantes et finira par renoncer à sa vengeance.

Voilà au moins une idée originale qui a permis de renouveler un thème déjà usé et montré, d'une façon un peu simpliste, il est vrai, le mécanisme de la transposition littéraire.

L'histoire de François Picaud se révèle d'ailleurs aussi rocambolesque et

LES AMOUREUX SONT SEULS AU MONDE : C'est toujours le même Jeanson (français)

Scén. adapt. et dial. : Henri Jeanson. — Réal. : Henry Decoin. — Interp. : Louis Jouvet, Renée Devillers, Fernand René, Léo Lapara, Dany Robin. — Imag. : A. Thirard. — Déco. : E. Alex. — Mus. : H. Sauvaget. — Prod. : Roitfeld CICC 1948.



proche, on a l'occasion de le formuler à peu près chaque fois que Jeanson signe « vraiment » un film. Il y a répondu une fois dans une chronique en diabut sur ces pauvres critiques qui à quel esprit fait peur ? Sa réplique comportait plus de drôlerie que d'insistance. On n'a pas peur de l'espace. De celui de Jeanson, on ne sait que de tout autre. On sait qu'avant lui, on a affaire à un être exceptionnel qui pétille — si j'ose dire — à jet continu. Mais justement c'est un être exceptionnel et l'on a peine à croire qu'ils existent ou peuvent exister, tous ces gens dont nous faisons connaissance au travers de ses films et qui, tous, sans exception, du maestro au comptable en passant par le potache, et tout comme leur auteur, de leur lever à leur coucher, n'ouvrent la bouche que pour sortir des phrases définitives.

Et cette remarque nous amène à parler de la fin — de la double fin, plutôt — du film. Carré. Il y en a deux qu'on suppose successivement au public parisiens.

La première (que veulent Jeanson et Decoin) est dramatique, malencontreusement stupide : un suicide. Renée Devillers épouse de Jouvet, au moment même où ce dernier annonce qu'il revient à sa femme. La seconde (que Jeanson et Decoin n'ont faite qu'à contre-cœur et pour que leur film puisse passer dans les pays où la censure interdit qu'on montre un suicide à l'écran), la seconde, donc, est une fin « heureuse » : Renée Devillers est seulement sur le point de mettre fin à ses jours quand elle comprend son erreur et se jette, avec un sourire mouillé de larmes, dans les bras de son mari.

Cette double présentation sentant d'une lieue son referendum, personnellement, je vote pour la fin « heureuse ». Point pour les mêmes raisons que les censures étrangères, évidemment. Mais parce que, en bref, je tiens Henri Jeanson pour un auteur léger, propre à écrire (comme il l'a fait ici) de beaux rôles pour de bons comédiens, mais incapable de se mouvoir dans le drame sans nous faire sourire, et cette fois, malgré lui.

François TIMMORY.

UN FOU S'EN VA EN GUERRE : Dany Kaye dans un bon numéro (am. v. o.)

UP IN ARMS
Scén. : A. Boretz, D. Hartman, R. Pirosch. — Réal. : Elliott Nugent. — Interp. : Danny Kaye, Dana Andrews, Constance Dowling, Dinah Shore. — Imag. : R. Reinhardt. — Mus. : R. Heindorf. — Prod. : Goldwyn 1944.



DISTINGUONS, comme distinguent les philosophes. Il y a le principe. Il y a le prétexte. Il y a le numéro de Danny Kaye. Il y a le grand spectacle. Il y a les demoiselles. Il y a le Technicolor.

Le principe veut qu'on fasse un film avec le prétexte, le numéro, le grand spectacle, les demoiselles et le Technicolor. Je vous dirai plus longuement, tout à l'heure, ce que je pense du principe. Dans l'appréhension, le prétexte donne le ton des transitions. Comme il veut que le numéro, le grand spectacle, les demoiselles et le Technicolor soient rassemblés autour d'un argument qui est au film ce que le livret est à l'opéra-comique, et qui fait d'un buveur de camomille l'exterminateur d'un bataillon japonais au terme d'un aimable voyage où infirmières et G.I. cohabitent sur le croiseur qui les conduit vers les îles du Pacifique. C'est un prétexte qui en vaut un autre.

Puis il y a Danny Kaye et son numéro. Distinguons encore. Personnellement, je n'aime pas du tout Danny Kaye. Les comiques selon mon goût appartiennent à l'école taciturne, flegmatique et pince-sans-rire. Ils se nomment Buster Keaton, Harold Lloyd, Stan Laurel et Lupus Lane. Danny Kaye, lui, appartient comme son cousin spirituel Charles Trenet à l'école des petites folles gitanes. Non, je n'aime pas du tout Danny Kaye, du moins pour autant qu'il trépigne, car, dès qu'il est détendu, c'est un garçon sympathique et qui pourrait bien avoir l'étoffe du vrai comédien. Vous me voyez d'autant plus à l'aise pour vous dire le grand bien que je pense de son numéro. Même, il est du premier rang, et je passe au satirique qu'il consacre aux films très sérieusement que certains et dans lesquels il imite la manière de charme bolivien, le cow-boy boyant, le lord gâtous, etc., déridé par un troupeau d'éléphants. Et il y a le double talk qui consiste à chanter sur un thème — ici, les affres du concrétion qui est déclaré bon pour le service actif, quoi qu'il invente et fasse — en mêlant les paroles intelligibles et les onomatopées. Son numéro de double talk est irrésistible.

Vive le cinéma ! Mais la plus riche trouvaille, l'étoile de génie, l'idée maîtresse de cette œuvre magistrale, c'est encore d'avoir confié à Marlene Dietrich le rôle de la bohémienne. Rien que pour cela, le film mérite d'être vu.

A la seule condition, toutefois, d'aimer les rôles de composition burlesques et de bien savoir se tenir les côtes.

WEEK END IN HAVANA Scén. : K. Tunberg et D. Ware. — Réal. : Walter Lang. — Interp. : Alice Faye, Carmen Miranda, John Payne, Cesar Romero, George Barbier, Leonid Kinskey, Billy Gilbert. — Imag. : E. Palmer. — Mus. : A. Newmann. — Prod. : Fox 1941.



UNE nuit à Rio, Lapacabara, etc. — Une sorte de summum dans son genre.

Dotée d'une bouche à la façon d'une ventouse, elle est souple comme une liane. Elle ressemble à un extraordinaire fruit exotique sensuellement incarné en femme. Barroise de la tête au pied d'un assortiment de couleurs dont la crudité est digne d'un chef Sioux, elle intrait en déroute le plus fauve des peintres expressionnistes. Son chantournement du folioire nous comprend une alternance de grincements, de sifflements et de hoquets. Lorsqu'elle danse on dirait une bayadère dont la mobilité de croupes serait aggravée par quelque fièvre tortilla. N'étant point technique en matière de rumbas et de sambas, on m'excusera d'éclater tout avis sur la qualité de ses talents vocaux et chorégraphiques. Je dirai simplement qu'elle donne toute sa mesure dans un final havanais d'un somptueux mauvais goût déclaré aux lanternes vénitiennes.

Je conseillerai évidemment aux amateurs d'aller voir Carmen Miranda. Malheureusement, le metteur en scène a sévèrement rationné ses apparitions. Si bien que, pour quelques bouchées de fruit exotique, il faut absorber tout un bâton de confiserie dont deux ou trois grains acides dissimulent mal la saveur.

Réflezchissez avant de partir en week-end à la Havane.

Raymond BARKAN.



Cesar Romero et Carmen Miranda : « Week-end à la Havane ».

LES ANNEAUX D'OR : Carmencita Dietrich burlesque sans le vouloir

GOLDEN EARRINGS
Scén. : F. Butler. — Réal. : Mitchell Leisen. — Interp. : Ray Milland, Marlene Dietrich, Murvyn Vye, Bruce Lester, Dennis Hoey, Reinhard Shunzel. — Imag. : D. Fapp. — Prod. : Paramount 1944.

LES fées tziganes ont l'habitude de perdre les beaux officiers.

UNE romancière, trois scénaristes et un musicien en scène ont mis en commun leur matière grise pour que les choses, ici, se passent tout autrement. La bohémienne Marlene Dietrich sauvera des griffes de la Gestapo le colonel anglais Ray Milland, de l'intelligence service.

Gestapo, Intelligence service : nous sommes dans le voyage, entre vieilles connaissances. La musique, la roulotte et les boucles d'oreilles du peuple gitane ne nous sont pas moins familières. C'est donc, pensez-vous, du déj-vu, du cliché et du sentier battu.

Erreur profonde ! Nous avons affaire cette fois à des auteurs astucieux.

L'astuce, c'est d'abord d'avoir combiné Gestapo et fée tzigane, Intelligence service et violons bohémiens. L'angoisse, la brutalité des histoires d'espionnage — et la poésie des errants-au-coeur-pur.

Et d'une.

En second lieu, il faut bien reconnaître que les péripéties mêmes du scénario valent leur pesant d'anneaux d'or.

Qu'il note, colonel fâcheux compagnon de ses goûters à la faveur de la grande diffusion d'un discours d'Adolf Hitler, voilà qui met en appétit, voilà qui est déjà croustillant.

Ce n'est qu'un début.

Et quand le fugitif rencontre, sur le chemin de sa liberté, la Carmencita Marlene, nous sentons, d'instinct, que les choses vont se corser. Nous sommes désormais conquis et notre intérêt ne sera dès lors que croître. Notre enthousiasme est à son comble lorsque la belle gitane, décidant d'adopter l'officier dont — à notre surprise — elle tombe amoureuse, le fait agrer comme chef de tribu, le maquille et lui perce les oreilles pour y suspendre — c'est le titre qui veut ça — les traditionnels anneaux.

C'est tout.

Mais la plus riche trouvaille, l'étoile de génie, l'idée maîtresse de cette œuvre magistrale, c'est encore d'avoir confié à Marlene Dietrich le rôle de la bohémienne. Rien que pour cela, le film mérite d'être vu.

A la seule condition, toutefois, d'aimer les rôles de composition burlesques et de bien savoir se tenir les côtes.

René THEVENET.



Marlene : « Les Anneaux d'or ».

LE MINOTAURE VOUS CONSEILLE...



Ne manquez pas...

Le Diable au corps (un poème d'amour. Fr.). — Monsieur Verdoux (Charlie Chaplin. Am.). — Les plus belles années de notre vie (Les démobilisés. Am.).

Allez voir...

Appeler Nord 777 (authentique. Am.). — La Bataille de l'eau lourde (la Norvège occupée. Fr.-Norv.). — La Charlatan (Tyrone Power, étonnant. Am.). — La Chartreuse de Parme (Standish à l'écran. Fr.). — Le Criminel (Orson Welles. Am.). — Dédé d'Anvers (une eau-forte. Fr.). — L'Etrange incident (le lynché. Am.). — Jusqu'à ce que mort s'ensuive (romantisme. Ang.).

Si vous ne les avez pas vus...

Le Jour se lève (Prévost, Carné, Gabbin, Fr.). — Le Puritain (de Jeff Mussel. Fr.). — Theodora devient folle (comédie classique. Am.).

Pour passer le temps...

Les Amoureux sont seuls au monde (Jouvet. Fr.). — Un Fou s'en va-en-guerre (Danny Kaye. Am.). — Week-End à La Havane (Carmen Miranda. Am.). — Le Secret de Monte-Cristo (Brasseur. Fr.).



Danny Kaye a des ennuis : « Un fou s'en va-en-guerre ».

Le film d'Ariane

CE qu'il y a de bien dans un festival c'est que cela se prolonge. Dix jours après la proclamation des résultats de Venise on en parle encore. Et qui, je vous le demande ? Ceux qui, tout au long de ces dix-huit jours, ont renoncé à Venise, au Lido, à l'Adriatique, à leurs pompes et à leurs œuvres, pour s'enfermer huit ou dix heures sur vingt-quatre dans une salle de cinéma et y assister à la confrontation des meilleurs films du monde ? Point du tout.

En parlent de préférence, maintenant, ceux qui sont restés à Paris confortablement installés à leur bureau ou étaient, pendant ce temps, en train de se doré paresseusement au soleil. Ils ignorent tout de ce qui s'est passé. Qu'à cela ne tienne : ils y suppléent par un peu de mauvaise foi et beaucoup de bluff.

Pris sur le vif

LA palme, dans ce genre d'exercice, revient évidemment à un simili-confrère, spécialiste de la question, qui réussit à remplir toute une page de journal avec ses appréciations sur les films qu'il n'a point vus et les gens qu'il n'a pas rencontrés à Venise (*et pour cause !*).

Se camouflant toujours derrière son pseudonyme féminin, ce Riquet-à-la-jupe aux petites fesses reproche au cinéma français de n'avoir rien fait pour signaler sa présence à Venise. Pas de réceptions ? Et le cocktail donné par la délégation française dans les jardins de l'hôtel Excelsior ! Pas de vedettes ? Et Cocteau, Simone Signoret, Yves Allégret ! Peut-être ce monsieur ex-Machin voulait-il qu'on fit venir au Lido les vedettes indigènes de *Paysans noirs* ? Ou les parachutistes de *La Bataille de l'eau lourde* ?

Ce n'est pas sérieux. Mais, au fait, un film qui s'appelle *Les Amoureux sont seuls au monde* n'avait-il pas fait acte de candidature pour Venise ? Et notre Riquet ne porte-t-il pas à ce film le plus paternel intérêt ? Or, la commission de sélection des films français avait jugé, à l'unanimité, que lesdits amoureux pouvaient bien rester seuls à Paris. Ce qui expliquerait bien des choses...

Humour involontaire

CE n'est pas tout. Notre Muguette ex-Hygro en profite pour envoyer quelques sérieux coups de patte, en passant, à Jean Cocteau et à Orson Welles (« ce mouton à cinq pattes dont les façons sentent un peu le Coka-Cola », etc.). C'est son droit : le coup de pied de l'âne fait partie des traditions.

Mais où cela devient drôle, c'est que le secrétaire de rédaction chargé d'illustrer la prose de M. Miquette ex-Hugo n'a rien trouvé de mieux que de choisir une très jolie photographie réunissant Cocteau et Welles et qu'il a, dans sa candeur naïve, ainsi légendée : « A Venise, Jean Cocteau et Orson Welles étaient les artistes les plus incontestables. Leur absence au palmarès est significative. »

Et pan ! sur les fesses de Miquette !

Mettez-vous d'accord

LE journal qui accepte les propos incompris de Miquette possède une édition « bis ». Même directeur général, même directeur, mais titre différent. Une sorte de sous-produit dans lequel on commente aussi les résultats du festival de Venise. Avec cette infériorité toutefois que le signataire de l'article, lui, assistait au festival et parle donc en connaissance de cause.

Ce rédacteur, lui, s'étonne du palmarès dressé par le jury vénitien et regrette de n'y voir figurer ni *Dédée d'Anvers*, ni — en meilleure place — *Paysans noirs*.

Miquette, elle (ou plutôt ex-lui), semble s'en réjouir. Si j'étais directeur de ces journaux, je demanderais un arbitrage.

Un cœur d'or, ce diamant !

VOUS savez que M. Henri Diamant-Berger tourne, avec Blanchette Brûnoy, Yves Vincent et sa propre petite fille, une nouvelle version de *La Maternelle*. Ce n'est peut-être pas très original, mais ce sera certainement commercial.

Ce n'est pas là cependant ce qui a poussé M. Diamant-Berger à refaire le film de Benoît-Lévy.

« Je tourne, a-t-il déclaré, un film d'enfants parce que, plusieurs fois grand-père, j'aime les enfants. »

Ne trouvez-vous pas que cette déclaration éclaire d'un jour nouveau les raisons du choix des scénarios réalisés ? Et l'on pourrait ainsi dresser une liste des préférences, penchants et vices des metteurs en scène. M. de Canonge aurait à choisir entre les « flics » et les pompiers, ce qui pourrait le mettre en cruel embarras...

Similitudes

HENRY KOSTER, le réalisateur de *Homme soit qui mal y pense*, vient de terminer un nouveau film qui sortira le mois prochain aux Etats-Unis.

Dans ce film, une scène représente une réunion électorale au cours de laquelle Tyrone Power démasque un directeur de journal ambitieux et peu scrupuleux.

Mais les auteurs se sont souvenus à temps que le film sortirait en Amérique au beau milieu de la campagne électorale.

Et, ajoute l'information qui nous apprend la nouvelle, on craignait que, pour peu que, dans une ville, un candidat quelconque parle, la veille ou le lendemain du jour où serait présenté le film, il se fasse « emboîter » à cause des discours que prononce, sur l'écran, la main sur le cœur, le malhonnête directeur de journal. On a donc dû écrire un discours qui « sorte des sentiers battus » (sic), afin d'être sûr que les arguments malhonnêtement employés ne se retrouvent pas, le lendemain, dans la bouche d'un candidat honnête.

Les dialoguistes américains ont, comme on le voit, une piète opinion des hommes politiques de leur pays. Et l'on attend avec

Croquis à l'emporte-tête

Alexandre RIGNAULT

DE ceux dont le nom n'a jamais la vedette. Mais ne se situe jamais très loin : il vient juste après « avec » ou, à la fin, juste avant le « et ». Parfois il saute avant le générique. Ce steeple-chase autour d'un titre ne signifie d'ailleurs pas grand-chose. Que la fidélité à un métier.

De ceux auxquels le metteur en scène songe forcément lorsqu'il met au point sa distribution, mais le producteur objecte : « Ce n'est pas un nom. » Et finalement on lui octroie un rôle dit « de composition ». De ceux qui tournent souvent parce que leur présence compte, parce qu'ils savent tout jouer.

En quinze ans, il a joué soixante films. Il a joué les bandits, les maris trompés, les monstres, les innocents, les brutes, les personnages de feuilleton, il a joué les drames, les comédies, les farces, les chefs-d'œuvre, les navets. Homme - Protée, caméléon aux épaules rondes, aux épaules larges. L'acteur de la solidité. Gangster à rouflaque, briseur de bouteilles sur crânes, forçat et, aussi, bon mari, bon enfant (Dernier métro), légionnaire illétré (Le Fort de la solitude), le Morohlt (L'Eternel retour). Il s'exprime au cinéma comme il apparaît : pesant, lent d'une lenteur voulue, fort d'une force sûre. Il cherche ses mots parce qu'il aime les images et, ces images, il les puise dans la technique, dans la pratique. Toujours la solidité. Il parle de son métier et il use des mots « crible », « passoire », « appareil enregistreur », « sérum physiologique ». La comédie, avec lui, c'est du travail manuel. De la sculpture.

Cette diversité des rôles, c'est sa coquetterie. Les vagues des sentiments les plus brutaux, les plus violents opposés se heurtent à cette falaise de calme. Son instinct joue à sa place les rôles que, dans la vie, il ne pourrait tenir.

En lui l'acteur déborde. Mais à l'intérieur : on ne le sait que parce qu'il l'avoue. A l'écran, il laisse dévier son émotion intérieure « comme un moteur ». Son métier l'englobe tout entier. Tout ce qu'il fait l'y rattache. Quand il écoute. Quand il observe. Quand il lit. L'artifice le ligote, le trouble sans défense. Il est naturiste par goût. Au fond, c'est un arbre.

Il chausse ses lunettes d'écailler sur son grand nez poli, il vieillit brusquement et il semble que, sous le chapeau rond, les cheveux s'échappent plus gris. Il déroule des souvenirs, la Compagnie du gaz (cinq mois), le théâtre chez Jouvet (cinq ans), les pièces, ses partenaires, les blagues du métier, les fous-rires sur la scène, ses débuts dans La Tête d'un homme, de Duvivier. Ce méchant est un débonnaire. Et alors on comprend mieux la courbe de sa carrière : la massivité de son physique l'a aidé, mais ne l'a pas enchaîné. Peu à peu, il dégagé sa bonté, il libère les ressources de son « humanité », il se révèle, quoi ! Il dépasse les classifications : l'hôtelier voulé par le poids des souvenirs (Les Souvenirs ne sont pas à vendre), une vie de sacrifices au sport (Les Dieux du dimanche).

Ainsi le grand méchant loup du cinéma français finit par jouer les papas gâteaux. Vous verrez, ça lui va bien.

LE MINOTAURE.

Système C

VOULEZ-VOUS un petit truc pour obtenir un sous-marin, une locomotive, une tonne de café ou quelques fûts d'essence ? Il suffit de vous faire passer pour une « société-cinémalographique-en-train-de-réaliser-un-film-exigeant-ces-acées-soires ». C'est ainsi, du moins, nous dit-on, que d'astucieux aventuriers ont réussi à subtiliser un certain nombre d'avions de la R.A.F.

Essayez donc...

Autographies

